

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET
présentent

EDWARD BELLAMY

ÉGALITÉ

*Traduction de Paul Zimmermann, revue, complétée
et modernisée par Philippe Éthuin*



Présentation



Edward Bellamy naît le 26 mars 1850 à Chicopee Falls (Massachusetts) dans une famille religieuse. Son père est pasteur baptiste et sa mère est calviniste. Après des études primaires dans sa ville natale, il rejoint l'Union College de Schenectady dans l'État de New York où il ne reste que deux semestres. Il part en Europe pour un an. Il reprend brièvement des études en droit avant de se tourner vers le journalisme. À 25 ans, il attrape la tuberculose. En 1877-1878, il vit à Hawaï pour lutter contre les effets de la maladie et revient sur le continent américain pour se consacrer à la littérature. De ses premiers romans – *Six to one* (1878), *Dr. Heidenhoff's Process* (1880) et *Miss Ludington's Sister* (1885) – seul le dernier est traduit en français sous le titre *La Sœur de miss Ludington* (traduction de R. Issant, précédée d'une *Étude sur la littérature américaine* par Th. Bentzon, éditions Hetzel, 1891). La critique s'accorde pour les décrire comme des œuvres convenues et sans grand intérêt.

C'est avec *Looking Backward. 2000-1887*, publié en 1888 par les éditions Ticknor & Co, qu'Edward Bellamy obtient le succès. Ce roman utopique devient à la fin du XIX^e siècle le troisième livre le plus vendu aux États-Unis, derrière *La Case de l'oncle Tom* d'Harriet Beecher Stowe (1852) et *Ben-Hur* de Lewis Wallace (1880). En un an, *Looking Backward* se vend à plus de 200 000 exemplaires et à plus d'un million d'exemplaires en dix ans. Il est rapidement traduit en français avec deux éditions concurrentes en 1891 : *Cent ans après ou L'an 2000*, traduit de l'anglais par Paul Rey, avec une préface de M. Théodore Reinach, aux éditions Dentu ; et *Seul de son siècle : en l'an 2000, traduction et discussion du roman communiste "Looking backward" de M. Ed. Bellamy*, par le Vicomte Combes de Lestrade, aux éditions Guillaumin.

En 1893, un certain A. Berry propose *En l'An 2000*, une adaptation de *Looking Backward* chez E. Flammarion.



Au XXI^e siècle, le roman utopique d'anticipation d'Edward Bellamy connaît plusieurs rééditions sous différents titres : *C'Était demain* aux éditions Lux (2007), *Le Futur antérieur* à L'Âge d'homme (2008), *Cent ans après ou l'an 2000* aux éditions Infolio (2008) et une nouvelle traduction par Francis Guévremont sous le titre *Un Regard en arrière* aux Forges de Vulcain (2014).

Après la parution de *Looking Backward*, de nombreuses anticipations sont des réponses à Edward Bellamy. Dans *The Obsolete Necessity : America in Utopian Writings. 1888-1900* (1976) Kenneth Roemer établit une bibliographie de 160 écrits utopiques, anti-utopiques ou partiellement utopiques produits en Amérique entre 1888 et 1900. Comme l'indique Catherine Durieux : « Parmi ces ouvrages, aujourd'hui pour la plupart obscurs, nombreux sont ceux qui contiennent une référence explicite à Bellamy et se donnent donc comme des suites ou des réponses à *Looking Backward*, par exemple en faisant très clairement écho au titre de l'ouvrage¹. »

Celui qui a le plus de succès est signé William Morris et paraît en 1890 sous le titre *News from Nowhere, or an Epoch of Rest (Nouvelles de Nulle part ou Une ère de repos)*, un roman utopique dont la traduction française est de P.-G. La Chesnaie et qui paraît aux éditions G. Bellais en 1902.

L'un des reproches faits à *Looking Backward* est son autoritarisme : dans la société future dessinée par Edward Bellamy, le travail est obligatoire et contraint et l'État est omniprésent voire totalitaire.

Edward Bellamy propose une suite de ce qui est devenu un classique de l'anticipation utopique avec *Égalité (Equality, 1897)* qu'il présente comme « l'expression définitive de sa vision utopique ».

Il s'agit pour l'auteur de répondre aux critiques contre *Looking Backward* et de préciser ses idées. Si dans *Looking Backward*, il condamnait les idéologies socialistes, dans *Égalité* il exprime une radicalité nouvelle :

1 Catherine Durieux, « Les femmes dans l'œuvre utopique d'Edward Bellamy », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 24 | 2002, mis en ligne le 20 juin 2005, consulté le 25 février 2021. <http://journals.openedition.org/rh19/370>



« Les philosophes rêvaient autrefois que le monde jouisse d'un règne de raison et de justice dans lequel les humains pourraient vivre sans lois. Nous avons atteint cette condition pour ce qui concerne les lois punitives et coercitives. Pour ce qui concerne les obligations légales, nous vivons presque dans un État d'anarchie.

Il n'y a plus [...] comme je l'ai expliqué l'autre jour à la Bourse du travail, aucune contrainte, même pour ce qui concerne le devoir universel de service public. Nous exigeons seulement de ceux qui refusent d'y prendre part de ne pas en bénéficier et de subvenir eux-mêmes à leurs besoins. » (*Égalité*, chapitre XXXVIII)

La pensée d'Edward Bellamy évolue entre *Looking Backward* (1888) et *Equality* (1897). Pendant cette décennie, un mouvement « nationaliste », c'est-à-dire « prônant la nationalisation des industries et des services² », inspiré par l'œuvre d'Edward Bellamy, s'est développé aux États-Unis et a un écho important.

Dès *Looking Backward*, l'égalité économique permet aux femmes de s'émanciper de la tutelle masculine. Dans *Égalité*, cette émancipation se trouve renforcée : dégagées des liens du mariage, ayant leurs propres revenus, égales aux hommes aussi bien pour ce qui concerne l'éducation que dans la vie personnelle et professionnelle, les femmes sont devenues totalement libres. Le costume du XIX^e siècle, contraignant pour le corps des femmes (dont le corset est un symbole), a été remplacé par des vêtements unisexes que chacun peut choisir librement. Tous les métiers sont désormais ouverts aux femmes.

Les principales innovations sociales relèvent du domaine économique. Chacun reçoit un revenu annuel qui n'est pas capitalisable, la monnaie servant uniquement à la consommation de biens et de services. Toutes celles et tous ceux qui travaillent participent à une démocratie au sein du secteur de la production. Enfin, Edward Bellamy imagine une propriété d'usage. *Égalité* apparaît comme un texte pré-curseur de l'économie distributive.

D'autres éléments novateurs apparaissent : la question de la défense de l'environnement et de l'impact des activités humaines sur la Terre ou celle de la protection des animaux (la société future est

2 Catherine Durieux, *op. cit.*



devenue végétarienne) ainsi que l'unité de l'humanité — car tous les habitants de la Terre parlent à la fois leur langue maternelle et une langue universelle.

Edward Bellamy ne néglige nullement le progrès technique : « l'électroscope » (combinant téléphone et vision à distance) permet de suivre un cours ou d'assister à des concerts et pièces de théâtre donnés à l'autre bout de la Terre, l'écriture manuscrite a été remplacée par des disques phonographiques, l'on se déplace à bord de voitures à moteur et de véhicules aériens, et l'on utilise des énergies renouvelables.

Enfin, Bellamy invente une « carte de crédit » qui permet aux citoyens du XX^e siècle de régler toutes leurs dépenses.

De ce second roman, seule « La parabole du réservoir d'eau » (chapitre XXII) a largement été diffusée dans la presse libertaire et socialiste. On la trouve éditée sous forme de brochure par *Le Réveil* (Genève) en 1906, diffusée par *Le Libertaire* des années 1920 jusque vers 1948 ou par le groupe anarchiste belge *Pensée et action* en 1946 et parfois reprise sur des sites marxistes. Plusieurs de ces traductions sont édulcorées des éléments religieux présents dans le texte original.

Quelques extraits d'*Égalité* ont par ailleurs été publiés dans la presse suisse anarchiste et syndicaliste comme dans *Le Réveil socialiste-anarchiste* édité à Genève avec « L'école en l'an 2000 » (extraits du chapitre XXII, publiés en feuilleton du 8 juillet au 30 septembre 1905) ou « Les grévistes » (chapitre XXV) dans le numéro du 18 mars 1911, repris la semaine suivante dans le bulletin syndical *Solidarité horlogère*.

Jusqu'à aujourd'hui, l'intégralité du roman *Égalité* n'a jamais été publiée en français et en un seul volume. La seule édition française d'*Égalité* a été publiée en feuilleton dans *La Petite République* en 1900, dans une version tronquée. Pour la première fois, ce texte majeur de la littérature d'anticipation utopique est enfin disponible.

La traduction d'*Égalité*, signée Paul Zimmermann dans *La Petite République*, est parue en feuilleton du 9 mai 1900 au 24 juillet 1900. Certaines tournures désuètes ont été modernisées.

Dans la traduction de Paul Zimmermann, le texte original est amputé de plusieurs passages, notamment le chapitre XXII « Eritis sicut deus » qui traite des questions de spiritualité, le passage « Comment



pourrions-nous en effet ? » (dans le chapitre XXXIII) qui défend le végétarisme, et une partie de la discussion sur différentes théories économiques dans « Le livre de l'aveugle » (chapitre XXXVIII). En nous appuyant sur le texte d'Edward Bellamy, nous les avons rétablis.



Égalité



Prologue

Dans le cadre étroit de mon précédent ouvrage, *Looking Backward*¹, je n'ai pu condenser que les éléments du vaste sujet que j'avais abordé, et je me suis rendu compte depuis sa publication que les points les plus essentiels étaient précisément ceux que j'avais omis ou laissés dans l'ombre. Aussi n'ai-je pas hésité à entreprendre ce nouvel ouvrage qui complète *Looking Backward* dont j'ai conservé le cadre.

L'action se passe toujours en l'an 2000 ; la trame et les personnages sont les mêmes ; c'est leur conversation qui continue. Pour ceux qui n'ont pas lu *Looking Backward*, je vais en résumer ici brièvement la substance.

En l'année 1887 vivait à Boston un jeune homme du nom de Julian West. Il jouissait d'une grande fortune et il était fiancé à une jeune fille nommée Edith Bartlett, appartenant à une riche famille de la ville. Il demeurait seul dans la maison de ses pères, avec son domestique Sawyer. Souffrant d'insomnies, il s'était fait construire une chambre à coucher souterraine dans la partie la plus reculée de sa demeure. Même là, au milieu du silence et du calme, le sommeil le fuyait souvent, et il n'eut plus que la ressource de s'adresser à un magnétiseur, dont l'art lui procurait parfois un bienfaisant repos, que Sawyer interrompait au moment convenu. L'existence de la chambre souterraine aussi bien que la funeste pratique à laquelle avait recours West n'étaient connues que de Sawyer et de l'hypnotiseur.

Dans la nuit du 30 mai 1887, West envoya chercher ce dernier, qui l'endormit, après avoir prévenu son client qu'il allait quitter définitivement la ville le soir même, et lui avoir recommandé d'autres de

1 [Paru sous le titre *Cent ans après* ou *L'an Deux Mille*, dans la *Petite République*, traduction de Paul Rey, avec préface de Théodore Reinach, E. Dentu, 1891.]



ses confrères. Mais, dans la même nuit, un incendie se déclara dans la maison de West et détruisit l'édifice de fond en comble. On crut reconnaître le cadavre de Sawyer au milieu des ruines, mais on ne découvrit aucune trace de West ; on conclut qu'il avait été également victime de la catastrophe et qu'il avait disparu pour toujours.

Cent treize ans plus tard, en septembre de l'année 2000, le docteur Leete, médecin retraité de Boston, faisait faire des excavations dans son jardin pour les fondations d'un laboratoire privé, lorsque les ouvriers mirent à découvert un bloc de maçonnerie couvert de cendres et de matières carbonisées. En l'ouvrant, à la surprise de tous, apparut un caveau garni d'un mobilier de chambre à coucher et décoré luxueusement dans le goût du XIX^e siècle. Sur le lit reposait un jeune homme qui paraissait endormi depuis quelques heures à peine. Bien que la végétation luxuriante qui avait couvert l'endroit où les fouilles étaient pratiquées ne pût laisser aucun doute sur la date reculée de l'ensevelissement, le docteur Leete, frappé par l'étrangeté de ce phénomène de conservation, ne put résister à l'envie de tenter la réanimation. À sa grande surprise, ses efforts furent couronnés de succès. Le dormeur revint à la vie et le médecin se trouva bientôt en présence d'un jeune homme plein de vigueur. Cependant, la révélation de l'extraordinaire aventure dont il était le sujet produisit dans l'esprit du jeune homme un tel choc que sa raison faillit s'égarer ; il aurait même perdu la vie, si les soins éclairés du docteur Leete et le dévouement de son épouse et de sa charmante fille Edith n'étaient parvenus à enrayer les progrès du mal. Il fallut refaire son éducation. Pas à pas, comme un enfant, ses hôtes le guidèrent dans le monde nouveau qui s'ouvrait devant lui. Ce fut un long effort pour lui faire comprendre, à lui qui n'avait jamais compris la vie que comme une lutte, les principes très simples de la coopération nationale pour le bonheur commun sur lesquels reposait la nouvelle civilisation. Il apprit alors qu'il n'y avait plus ni riches ni pauvres, mais que tous étaient égaux au point de vue économique. Il apprit aussi qu'il n'y avait plus d'hommes travaillant pour d'autres, par contrainte ou contre rémunération, mais que tous étaient au service de la nation travaillant pour le bien commun, même ceux qui avaient des fonctions spéciales, comme celles de médecin. On lui expliqua que toutes ces merveilles n'étaient que le résultat très simple



de la substitution du capitalisme public au capitalisme privé et de l'organisation scientifique de la production et de la distribution, qui, cessant d'avoir pour but le gain privé, étaient dirigées exclusivement en vue de l'avantage commun.

West ne tarda pas à passer de l'étonnement à l'admiration enthousiaste de l'ordre régnant dans le nouveau monde, et il dut admettre que l'humanité avait enfin compris sa destinée. Cependant, une sourde douleur naissait en lui et il commença à maudire la fatalité qui l'avait replacé dans un monde inconnu où il ne devait sentir que le poids de l'isolement, malgré la bienveillance de ses amis, qui ne pouvait être inspirée que par la pitié, dut apprendre aussi que son aventure était encore plus prodigieuse qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Edith Leete n'était autre que l'arrière-petite-fille d'Edith Bartlett, la fiancée de West, qui, après de longues années de deuil, s'était enfin laissée consoler. L'histoire du tragique événement qui avait assombri ses années de jeunesse était restée à l'état de tradition dans la famille, et parmi les reliques conservées par des mains pieuses se trouvaient précisément des lettres de West en même temps qu'une photographie représentant un jeune homme aux traits si nobles et si sympathiques qu'Edith ne pouvait s'empêcher de trouver bien mauvais goût à son arrière-grand-mère de n'avoir pas préféré l'original de la photographie à tout autre homme. Aussi avait-elle donné à cette image préférée la place d'honneur dans sa chambre.

Peu de temps après la découverte du caveau, l'identité de son étrange habitant fut connue du docteur et de sa famille, mais Edith insista vivement auprès de ses parents pour qu'on laissât ignorer à West qui elle était, jusqu'au moment qu'elle jugerait le plus opportun pour cette révélation. Lorsque West fut enfin instruit qu'il se trouvait en présence de la descendante de sa fiancée, et qu'il eut compris le penchant de la jeune fille, la tristesse que la crainte de l'isolement avait répandue sur les premiers jours de sa vie nouvelle fit place au bonheur intense de l'amour partagé, et il sembla à West que cette étrange rencontre n'était qu'un signe de plus que leurs deux êtres étaient fait l'un pour l'autre.

Cependant, au milieu de sa félicité, une épreuve cruelle lui fit croire un instant que de nouveau le bonheur le fuyait. Il reposait sur son lit



dans la maison du docteur Leete, lorsqu'un horrible cauchemar assaillit son imagination. Il lui semblait qu'il se réveillait soudain dans le caveau où l'hypnotiseur l'avait assoupi. Sawyer venait de terminer les pratiques habituelles qui rompaient l'influence hypnotique. Il demandait son journal du matin, sur lequel il lisait la date du 31 mai 1887. Puis le souvenir lui venait des merveilles qu'il avait apprises sur l'an 2000, le bonheur régnant sur la terre, les soucis bannis de la vie, tous les hommes se considérant comme des frères et par-dessus tout l'admirable jeune fille dont la vue avait troublé tout son être... et tout cela n'était qu'un rêve.

Le cerveau en feu, il courait à travers la ville de Boston. Tous les objets prenaient un autre aspect et présentaient le plus étrange contraste avec ce qu'il avait vu dans Boston de l'an 2000. Le système industriel effréné, l'inhumain contraste du lucre insolent et de la plus noire misère, l'effroyable tourbillon d'orgueil et d'abjection, de laidéur, de souffrance et de folie, tout outrageait sa raison et faisait saigner son cœur. Il lui semblait être un homme doué de sa raison, enfermé par accident dans un asile d'aliénés.

Après une journée de course folle à travers la ville, il se trouvait à la nuit tombante en compagnie de ses anciens amis qui le raillaient de son désappointement. Il leur racontait son rêve de bonheur universel, et tout ce qu'il avait appris sur la possibilité d'un système social plus juste, plus noble et plus sage. Il raisonnait avec eux, leur démontrait combien il serait facile de laisser de côté la folie suicidaire de la concurrence et d'inaugurer un système de coopération fraternel, qui transformerait la terre en un séjour bienheureux, comme celui qu'il avait entrevu.

Tout d'abord, ses amis se moquèrent de lui, mais voyant qu'il parlait sérieusement, ils en venaient aux paroles aigres, puis l'accablaient d'outrages, le dénonçaient comme un homme dangereux, un anarchiste, un ennemi de la société, et le chassaient violemment de leur réunion.

À cet instant de son rêve, un cri de douleur s'échappa de la poitrine de West, qui se réveilla, cette fois-ci, réellement. Il se vit dans la maison du docteur Leete. Un soleil matinal du XX^e siècle inondait sa chambre de lumière. Regardant par la fenêtre, il vit Edith dans le jardin, cueillant des fleurs pour orner la table du déjeuner, et, descendant



rapidement vers elle, il se mit à lui raconter le cauchemar qui avait troublé son sommeil.

Nous allons lui laisser la parole.

I.

UN CONTRE-INTERROGATOIRE

Edith avait suivi avec intérêt et sympathie le récit de mon cauchemar. Quand j'eus fini, elle resta songeuse quelques instants.

— À quoi pensez-vous ? lui demandai-je.

— Je me demandais ce qui serait arrivé si ce rêve avait été une réalité.

— Comment cela aurait-il pu être vrai ? m'écriai-je.

Edith reprit :

— Si au lieu de connaître notre République de l'âge d'or, vous ne l'aviez entrevue que dans un rêve. Supposons que vous ayez parcouru les rues de la ville, comme vous venez de le dire, criant aux hommes leur folie et leur sottise, et leur montrant la route du bonheur. Quel bien vous auriez pu faire ainsi à vos semblables, dans ces jours troublés où ils auraient eu tant besoin d'aide ? Il me semble que vous devez presque regretter d'être venu parmi nous.

— Ce regret serait-il aussi le vôtre ? demandais-je en appuyant sur le sens spécial que je donnais à ces paroles.

— Non, dit-elle en souriant, je ne me plaçais qu'à votre point de vue. Quant à moi, j'ai d'excellentes raisons pour me réjouir que vous soyez revenu.

— Avez-vous réfléchi que si tout cela n'avait été qu'un rêve, vous n'auriez existé qu'à l'état de fiction dans l'imagination d'un homme endormi il y a cent ans ?

— Je n'ai nullement envisagé ce côté de la question, me dit-elle, moitié souriante, moitié sérieuse. Cependant, si j'avais pu être plus utile à l'humanité à l'état de fiction qu'à l'état de réalité vivante, je n'y aurais trouvé aucun inconvénient.



Je lui fis observer combien je craignais que même la plus heureuse occasion de servir l'humanité ne m'aurait réconcilié avec la vie dans aucun lieu et dans aucune situation si j'avais dû renoncer à elle comme à l'image fugitive d'un rêve, avoué d'un égoïsme éhonté, qu'elle voulut bien ne relever que par un indulgent sourire.

— D'ailleurs, continuai-je, désireux de me racheter davantage, je n'aurais pu faire aucun bien autour de moi. Je viens de vous dire comment j'avais envisagé cette hypothèse dans mon rêve de la nuit dernière, et comment mes contemporains et mes meilleurs amis, auxquels je voulais faire comprendre que l'humanité pouvait réaliser un noble idéal, m'avaient chassé en me traitant d'insensé. Les choses se seraient certainement passées ainsi dans la réalité, et mon prêche aurait été aussi douloureux qu'infructueux.

— Peut-être, dit-elle, quelques-uns auraient au début agi de la sorte. Ils auraient sans doute envisagé avec déplaisir l'idée de l'égalité économique, parce qu'ils auraient cru que le nivellement les rabaisserait, tandis qu'il ne s'agissait que d'un relèvement de tous à un niveau de bien-être matériel, de bonheur et de dignité morale que ne pouvait revendiquer même le plus fortuné de vos contemporains. Mais, en admettant que le riche se soit trompé au point de vous prendre pour un ennemi de sa classe, il est certain que la foule des pauvres, qui formaient le corps même de la nation, aurait prêté attention à vos paroles qui auraient évoqué en eux l'espoir du bonheur.

— Je ne m'étonne pas que vous pensiez cela, Edith, bien que j'apprenne encore à connaître ce nouveau monde. Mais je connais mes contemporains. Le pauvre ne m'aurait pas plus écouté que le riche, parce que si, de mon temps, pauvres et riches ne vivaient pas toujours en parfaite intelligence, ils étaient néanmoins complètement d'accord sur un point : il devait toujours y avoir des riches et des pauvres et l'égalité matérielle était impossible.

On disait souvent, et le fait était malheureusement vrai, que le réformateur social qui essayait d'améliorer la condition du peuple trouvait un obstacle plus décourageant dans l'inertie de la masse souffrante que dans l'active résistance des quelques personnes dont il menaçait la supériorité.



Pour ne pas être injuste envers ma classe, il faut que je vous confesse, que chez les meilleurs riches c'était, plus encore que l'égoïsme, un scepticisme découragé, mais sincère, qui les rendait conservateurs.

Vous voyez, par conséquent, qu'il ne m'aurait servi à rien de prêcher mes contemporains. Les pauvres auraient écouté ma démonstration sur la possibilité d'une égalité économique comme un conte de fées, ne méritant guère l'attention d'un homme qui n'avait du temps que pour le travail. Quant aux riches, les plus mauvais auraient ri, les plus généreux auraient soupiré, mais personne n'aurait écouté sérieusement.

Edith cependant souriait à ma démonstration :

— Vous me trouverez sans doute présomptueuse, me dit-elle, de vouloir rectifier votre appréciation sur nos contemporains, mais vous voyez que les événements me donnent raison. Vos connaissances s'arrêtent à l'année 1887, où vous avez été séparé du monde des vivants. Moi qui ai fréquenté les écoles du XX^e siècle, et qui ai été forcée d'étudier, bien à contrecœur, l'histoire du XIX^e siècle, je sais ce qui est arrivé depuis l'époque où s'arrêtent vos connaissances, je sais, par exemple, si impossible que cela puisse vous paraître, que vous étiez à peine tombé dans votre long sommeil, que le peuple américain commença à aspirer à un idéal de justice, et que peu de temps après débuta le mouvement politique qui, après de nombreuses vicissitudes, aboutit au début du XX^e siècle à l'abrogation de l'ancien ordre social et à la mise en place le système qui règne aujourd'hui.

On comprendra combien cette information excita mon intérêt, mais lorsque je voulus questionner davantage Edith, elle secoua la tête et soupira :

— J'ai essayé de vous montrer la supériorité de mes connaissances, mais je dois maintenant avouer mon ignorance. Je sais seulement que le mouvement révolutionnaire commença peu de temps après votre ensevelissement. Mon père vous contera la suite. Je dois dire, parce que vous ne tarderiez pas à vous en apercevoir quand même, que je ne sais presque rien sur la grande Révolution sociale et en général sur l'histoire des siècles passés. Vous ne vous figurez pas combien je me suis appliquée à cette étude, de manière à pouvoir converser intelligemment avec vous sur notre époque, mais je crains bien que tous mes



efforts ne soient inutiles. Je n'ai pas compris votre époque à l'école, et ce matin, plus que jamais, je me rends compte que je ne la comprendrai jamais. Depuis que vous m'avez raconté comment le vieux monde vous était apparu dans un rêve, cette époque s'est peinte si vivement à mes yeux, que je crois la voir dans sa terrible réalité, et cependant elle reste complètement inexplicable pour moi.

— Certainement, objectai-je, le tableau de cette civilisation rudimentaire est bien noir et très affligeant, mais je ne vois pas bien ce qu'il renferme d'inexplicable.

— Eh bien ! ce qui m'étonne, c'est d'abord le contraste violent entre la prétention de vos contemporains d'avoir donné à leur société une forme rationnelle et la réalité telle que nous la dépeint l'histoire.

— Quel fait vous suggère cette réflexion ?

— Je crois qu'il sera inutile de m'expliquer longtemps. Mieux que personne, vous êtes à même de comprendre. Vous venez précisément de m'exposer l'inégalité choquante des conditions, le contraste entre le gaspillage et le besoin, entre la puissance orgueilleuse du riche et la servitude abjecte des pauvres.

— C'est, en effet, le tableau fidèle de l'ancienne société.

— Il me semble que ces contrastes étaient plus violents de votre temps qu'à toute autre époque de l'histoire.

— Il n'est guère probable, en effet, qu'il eût pu exister une plus grande disparité de conditions que celle révélée par un quart d'heure de promenade à travers Boston, New York, Chicago ou une autre grande cité de l'Amérique pendant le dernier quart du XIX^e siècle.

— Et pourtant, fit Edith, tous les livres nous apprennent que le grand orgueil des Américains consistait à se croire différents des autres parce qu'ils se disaient libres et égaux. On rencontre sans cesse ces deux termes dans la littérature de l'époque. Vous reconnaissez cependant qu'ils étaient ni libres ni égaux, puisqu'ils étaient divisés, comme l'humanité l'avait toujours été avant eux, en riches et en pauvres, en maîtres et en valets. Pourriez-vous donc me renseigner sur ce qu'ils entendaient au juste par les mots « liberté » et « égalité » ?

— À mon avis ils voulaient exprimer surtout qu'ils étaient égaux devant la loi.



— C'est-à-dire devant les tribunaux. Et les pauvres étaient-ils les égaux des riches devant les tribunaux ? Étaient-ils traités de la même manière ?

— Je dois avouer, dis-je, que devant les tribunaux l'inégalité était encore plus grande qu'ailleurs. Le texte de la loi était le même pour tous, mais il n'en était pas de même dans l'application. Les riches étaient, en réalité, au-dessus de la loi, tandis que les pauvres se faisaient écraser par elle.

— Mais alors, fit remarquer Edith, en quoi les pauvres étaient-ils les égaux des riches ?

— On les considérait égaux au point de vue des chances qui leur étaient offertes.

— Quelles chances ?

— Celles d'améliorer leur situation, de devenir riches, de devancer les autres dans la lutte pour la possession des biens.

— Ils voulaient donc dire, si je ne me trompe, non pas que tous étaient égaux, mais qu'ils avaient des chances égales de se rendre inégaux. Mais est-il vrai que tous avaient des chances égales d'améliorer leur situation et de devenir riches ?

— Tel pouvait être en effet le cas, répondis-je, lorsque le pays était neuf, mais ce n'était plus le cas à mon époque. Le capital avait pratiquement monopolisé toutes les branches économiques ; à moins d'un hasard extraordinaire, on ne pouvait plus entreprendre sans capitaux considérables.

— Mais, pourtant, objecta Edith, pour donner au moins un prétexte à ce débordement d'affirmations égalitaires, fallait-il qu'il y eût une circonstance quelconque où les droits étaient les mêmes pour tous ?

— Oui. Tous avaient les mêmes droits politiques, chacun disposait d'une voix, et la majorité dictait la loi.

— C'est, en effet, ce que nous ont appris les livres, mais c'est aussi ce qui rend la compréhension de votre époque encore plus impossible.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que si tout le monde avait une voix de même valeur pour l'exercice de la souveraineté, comment expliquer que ces foules de dépossédés, déguenillés, mourant de faim, de froid et saturés de



souffrance, n'aient pas mis instantanément fin à cet horrible état de choses dont ils étaient les victimes ?

Il est probable, continua-t-elle, quand elle vit l'embarras dans lequel me mettait sa question qu'un fait important, que mes faibles lumières ne me permettent pas de discerner, empêchait ces misérables d'agir ainsi, mais votre affirmation que tout homme avait une part égale dans le gouvernement ne comporte cependant que cette conclusion.

— En effet, à la fin du XIX^e siècle, le suffrage masculin existait dans toute l'Amérique.

— C'est-à-dire que c'était le peuple qui, par l'intermédiaire des agents choisis par lui, établissait les lois. Est-ce cela que vous vouliez dire ?

— Oui, c'est cela même.

— Mais je crois me rappeler que vous aviez une constitution pour la nation et autant de constitutions particulières que d'États. Peut-être ont-elles empêché les gens de faire ce qu'ils voulaient ?

— Certainement non, les constitutions en elles-mêmes n'étaient que des lois plus fondamentales que les autres. La majorité pouvait les modifier à volonté. Le peuple était le seul et unique souverain, et sa volonté était absolue.

— Par conséquent, si la majorité trouvait mauvaise une disposition quelconque des lois, elle pouvait la supprimer ou la modifier à volonté ?

— Absolument. Une majorité populaire bien déterminée pouvait faire ce qu'elle voulait.

— Et la majorité était, si je ne me trompe, formée par les pauvres et non par les riches, c'est-à-dire par ceux que l'inégalité ne favorisait pas.

— Oui, les riches n'étaient en somme qu'une petite poignée.

— Il n'y avait donc rien pour empêcher le peuple de faire cesser ses souffrances, s'il le voulait, et d'organiser un système comme le nôtre qui lui aurait garanti l'égalité et la prospérité.

— Absolument rien.

— Mais alors je vous demande au nom du bon sens de m'expliquer pourquoi le peuple n'a pas voulu, tout de suite, être heureux au lieu de former cette masse lamentable dont le spectacle était si douloureux que, même cent ans après, il nous arrache encore des larmes ?



— Je crois, répondis-je, que la raison était la suivante : on lui enseignait et il le croyait que la réglementation de l'industrie, du commerce, de la production et de la distribution des richesses, ne relevait pas de la compétence du gouvernement.

— Mais, ne vous semble-t-il donc pas que la vie elle-même et tout ce qui fait qu'elle vaut la peine d'être vécue, depuis la satisfaction des besoins physiques les plus élémentaires jusqu'à celle des goûts les plus raffinés, tout ce qui concerne le développement du corps comme de l'esprit, dépend toujours de la manière dont la production et de la distribution de la richesse sont organisées ? Ce principe était sans doute aussi vrai de votre temps que de nos jours.

— Je suis forcé de le reconnaître.

— Et cependant vous m'apprenez, mon cher Julian, que le peuple, après avoir secoué le joug des despotes et pris en main les rênes du gouvernement, s'était délibérément refusé le contrôle de ses intérêts les plus sacrés, les seuls qui touchaient réellement à sa conservation.

— Toute l'histoire, en effet, en témoigne.

— C'est précisément pour cette raison que je n'ai jamais pu comprendre l'histoire de votre temps. Je me demandais s'il n'existait pas une raison spéciale à cette énigme, raison que je n'étais pas capable de démêler. Mais dites-moi, mon ami, puisque le peuple ne songeait pas à contrôler lui-même son industrie et la distribution des produits, à qui laissait-il la responsabilité de ce contrôle ?

— Aux capitalistes.

— Et le peuple élisait-il les capitalistes ?

— Certes non. Personne ne songeait à les élire.

— Mais alors par qui étaient-ils nommés ?

— Par personne.

— Quel système singulier ! Cependant, si personne ne les élisait ou les nommait, ils devaient être responsables envers quelqu'un de la manière dont ils exerçaient des pouvoirs dont dépendaient l'existence et le bien-être de tous.

— Mais non, ils n'étaient responsables que devant leur conscience.

— Leur conscience ! Ah, je vois ! Vous voulez dire qu'ils étaient si désintéressés, si dévoués au bonheur commun que le peuple ne devait montrer que de la gratitude à cette usurpation ? De nos jours, le peuple



ne tolérerait pas la domination irresponsable de personne, même pas d'un demi-dieu. Mais c'était peut-être différent de votre temps.

— Ayant été capitaliste moi-même je serais heureux de pouvoir confirmer votre hypothèse, mais je dois avouer que les capitalistes répudiaient expressément toute idée de désintéressement ou de philanthropie dans la conduite de leurs affaires industrielles ou commerciales. Leur seul but était de s'assurer le plus de gain possible pour eux-mêmes, sans aucune considération pour le bien-être public.

— Ça alors ! Les capitalistes tels que vous les dépeignez étaient pires que les rois, parce que les rois au moins prétendaient gouverner pour le bonheur des peuples, comme des pères conduisant leurs enfants, et les moins mauvais essayaient même de le faire. Mais les capitalistes, dites-vous, déclinaient toute responsabilité au sujet du bien-être de leurs sujets ?

— Oui, ils déclaraient formellement leur indifférence.

— Et, poursuit Edith, si je comprends bien, ce gouvernement de capitalistes non seulement ne comportait aucune sanction morale et se trouvait dénué de toute intention bienveillante, mais il ne donnait en somme que de mauvais résultats au point de vue économique, et il n'assurait aucunement la prospérité du peuple.

— C'était le moindre de ses soucis ! Ce que je vous ai raconté de mon rêve de la nuit dernière n'était qu'un pâle tableau de la misère sous le règne des capitalistes.

Edith médita en silence pendant quelques instants de mutisme, puis :

— Voyons, vos contemporains n'étaient pas tous insensés. Il doit sûrement y avoir une raison quelconque que vous avez laissée dans l'ombre. Il doit tout de même y avoir une explication, ou tout au moins une excuse, à l'étrange conduite de ce peuple qui non seulement abdique tout contrôle sur ses intérêts les plus immédiats, mais remet délibérément la gestion de ses intérêts à une classe qui avoue ne se soucier nullement de son bonheur, et dont le gouvernement le plongeait dans une misère continuelle.

— Oh, oui, dis-je, il y avait une explication, et elle ne manquait ni de couleur ni de sonorité. C'est au nom de la *Liberté Individuelle*, de la *Liberté Industrielle* et de l'*Initiative Individuelle* que les capitalistes étaient investis du gouvernement du pays.



— Vous voulez dire que cette forme de gouvernement, qui était la plus irresponsable et la plus despotique que l'on put rêver, se revendiquait du principe de liberté ?

— Tout à fait ! Du principe de la liberté d'initiative de l'individu.

— Mais, vous venez de me dire, il me semble, que toute initiative économique était monopolisée de vos jours par les capitalistes eux-mêmes.

— Certainement. Il n'y avait plus de débouché possible sans capitaux, et la situation était devenue telle que seuls les plus grands capitalistes avaient le pouvoir d'initiative.

— Et vous prétendez cependant que la raison de l'abandon de l'industrie au gouvernement capitaliste se justifiait par la promotion de la liberté industrielle et l'initiative individuelle parmi le peuple.

— Bien sûr. On enseignait au peuple qu'il jouirait d'une plus liberté sous la domination des capitalistes que si le peuple dirigeait collectivement le système industriel pour son propre bénéfice. On lui disait que les capitalistes seuls étaient capables de mettre de la sagesse et de l'habileté dans la direction économique, qu'ils s'occupaient mieux du peuple que le peuple lui-même, et que la portion qu'ils voulaient bien lui accorder était encore bien supérieure que s'il devenait son propre employeur et se partageait ensuite le produit.

— Mais, c'était se moquer du peuple, cela ajoutait l'insulte à la spoliation.

— Cela m'en a tout l'air, n'est-ce pas ? Mais je vous assure que de mon temps cette théorie passait pour la plus solide de toute l'économie politique. Ceux qui la mettaient en doute étaient traités de dangereux utopistes.

— Néanmoins, je suppose que ce gouvernement élu par le peuple faisait quelque chose. Il devait y avoir une besogne quelconque que les capitalistes abandonnaient au gouvernement politique.

— En effet, toute l'autorité de ce gouvernement politique suffisait à peine à maintenir l'ordre parmi le peuple. C'était sa seule occupation de mon temps.

— Mais comment se fait-il que le maintien de la paix ait été si pénible ? Pourquoi la paix n'existait-elle pas naturellement, comme chez nous ?



— À cause de l'inégalité des conditions. L'âpre lutte pour la possession et l'aiguillon du besoin maintenaient une atmosphère continuelle d'avidité et d'envie, de peur, de convoitise, de haine, de vengeance et de toutes les passions criminelles. Face à cette frénésie, pour que tout le système social ne s'engloutisse pas dans un massacre général, il fallait toute une armée de soldats, de policiers, de juges et de geôliers. Il fallait continuellement fabriquer des lois pour mettre fin aux querelles. Ajoutez à ces éléments de discorde, une horde de parias déclassés et désespérés haïssant la société à cause des souffrances qu'ils enduraient, et qu'il fallait maintenir continuellement en respect. Vous admettez que le gouvernement avait une tâche suffisante.

— Autant que je peux en juger, dit Edith, toute l'occupation du gouvernement consistait à lutter contre le chaos social, et ce chaos ne résultait que de l'absence d'une organisation basée sur la justice.

— C'est exactement cela. Vous n'auriez pas pu mieux définir l'ancienne société.

— Et, en dehors de cette protection du système capitaliste contre ses propres effets, votre gouvernement politique ne faisait donc rien ?

— Oh que si ! Il nommait des gardes champêtres et des douaniers, s'occupait d'entretenir une armée et une flotte, et cherchait querelle aux autres pays.

— Il me semble que le droit du citoyen de participer à l'élection d'un gouvernement réduit à de semblables fonctions devait lui sembler un bien mince avantage.

— Oui, je crois que le prix moyen du vote dans les élections américaines de mon temps était d'environ deux dollars.

— Comment, tant que cela ! s'exclama Edith. Je ne connais pas exactement la valeur de votre monnaie, mais je trouve le prix exorbitant.

— C'est aussi mon avis, répondis-je. Je citais ce prix pour montrer l'aviilissement du droit de suffrage et flétrir ceux qui, même poussés par la misère, pouvaient se résoudre à vendre ce droit ; mais au point de vue où je suis amené par notre conversation d'aujourd'hui je trouve que ces gaillards qui vendaient ainsi leurs votes étaient encore trop prétentieux. Ils avaient assurément une idée bien plus nette de la honte de ce gouvernement réduit à de si tristes prérogatives, que



n'importe lequel de nous autres capitalistes. Ils n'avaient, en effet, qu'un tort, comme vous dites, c'était de demander un prix trop élevé.

— Mais qui payait les votes ?

— Vous êtes infatigable, Edith, dis-je, et vous êtes sans pitié pour ces capitalistes dont vous voulez connaître tous les méfaits. Vous comprenez facilement qu'eux seuls et les candidats pouvaient acheter les votes. Les capitalistes avançaient l'argent nécessaire à l'élection des ambitieux, qui eux s'engageaient à faire, une fois élus, ce que désiraient les capitalistes. Mais il ne faudrait pas croire que l'ensemble des suffrages était simplement acheté. Ça aurait été un aveu trop maladroit de la honte du gouvernement populaire, et l'opération aurait été trop coûteuse. Lorsque les capitalistes voulaient faire élire des politiciens, ils faisaient surtout des dépenses destinées à influencer le peuple par des moyens indirects. On accumulait dans ce but d'immenses sommes sous le nom de fonds de campagnes, et on les employait à divers usages, comme des feux d'artifice, des meetings, des cortèges, des fanfares, des banquets, etc., qui avaient pour but de galvaniser suffisamment le peuple pour qu'il votât pour le candidat présenté. Aucun homme, s'il n'a pas assisté à une élection américaine de la fin du XIX^e siècle, ne pourrait se faire une idée, même approximative, du grotesque délirant de ce spectacle.

— Je dois en conclure, dit Edith, que les capitalistes ne se contentaient pas du gouvernement économique, revendiqué comme leur domaine spécial, mais qu'ils avaient encore la direction effective du gouvernement politique.

— Oh, oui ! les capitalistes n'auraient pas pu arriver à leurs fins sans le contrôle du gouvernement politique. Le Congrès, les parlements des États et les conseils municipaux n'étaient que les instruments de leur règne. De plus, pour se protéger eux-mêmes et pour protéger leurs propriétés contre les révoltes populaires il leur fallait une police, des tribunaux et des soldats dévoués à leurs intérêts. Il fallait qu'ils tiennent dans leurs mains et le président et les gouverneurs et les maires.

— Mais j'aime à croire que le président, les gouverneurs et les députés représentaient le peuple qui les avait élus.



— Ah ! que vous êtes loin de la vérité ! Et pourquoi donc l'auraient-ils fait ? C'était aux capitalistes et non au peuple qu'ils devaient d'accéder à leur fonction. Le peuple qui votait n'avait en somme qu'un choix limité. Les noms étaient mis en avant par les organisations politiques, qui venaient solliciter des soutiens financiers auprès des capitalistes. L'homme qui était opposé aux intérêts capitalistes n'avait aucune chance de se présenter comme candidat aux élections. Quant aux fonctionnaires, celui qui aurait soutenu les intérêts du peuple contre les capitalistes aurait brisé sa carrière. Si vous voulez comprendre cette sujétion absolue des gouvernements aux capitalistes, souvenez-vous que le président, le gouverneur, le maire et le membre du conseil communal ou du Congrès n'étaient que temporairement les domestiques du peuple. Ils n'occupaient leur position officielle que d'élection en élection, et pour une période assez courte, tandis que leur intérêt permanent, durable et dominant était, comme pour tous les hommes, le souci de leur gagne-pain. Cela ne dépendait pas des acclamations du peuple, mais de la faveur du capital, et le politicien ne pouvait pas la mettre en péril pour les vanités de la popularité. Toutes ces circonstances expliquent, même s'il n'y avait eu aucun cas de corruption, pourquoi tous nos politiciens, à quelques exceptions près, n'étaient que les vassaux et les instruments des capitalistes. Les avocats, en raison de la complexité de notre système, étaient quasiment la seule classe compétente pour diriger les affaires publiques et dépendaient des faveurs des capitalistes pour vivre.

— Mais pourquoi, demanda Edith, le peuple n'élisait-il pas des fonctionnaires et des représentants issus de ses rangs et qui auraient défendu les intérêts des masses ?

— Il n'y avait aucune assurance qu'ils fussent plus loyaux. Leur pauvreté même les aurait rendus plus faibles devant la tentation de l'argent, et il faut vous souvenir que les pauvres, bien qu'ils fussent plus excusables, n'avaient pas une moralité plus élevée que les riches.

En outre — et c'était la raison majeure qui empêchait la masse du peuple d'envoyer des hommes de leur classe pour la représenter dans les assemblées —, la pauvreté impliquait, dans la majorité des cas, l'ignorance, et, par conséquent, l'inaptitude à la législation, même lorsque l'intention était excellente. Aussitôt que le pauvre développait



son intelligence et son savoir, il était tenté de désertier sa classe et de s'inféoder au capital.

Edith resta silencieuse et pensive quelques instants.

— Je vois, me dit-elle au bout de quelques instants, que si je n'ai pas compris le prétendu gouvernement populaire de votre siècle, c'est parce que je m'efforçais de chercher la part que le peuple y prenait, et je vois maintenant qu'il n'avait aucun rôle.

— Vous avez admirablement compris, appuyai-je vivement. Il est certain que la confusion des termes dans notre système politique semble calculée pour tromper ceux qui en abordent l'étude. Mais si vous comprenez ce point essentiel que la domination des riches, la suprématie du capital et l'opposition de ses intérêts à ceux de la masse étaient le pivot de tout notre système, vous avez aussitôt la clef pour éclaircir ce mystère.

II.

POURQUOI LA RÉVOLUTION N'A PAS EU LIEU PLUS TÔT

Nous étions tellement absorbés par notre discussion que nous n'avions pas entendu approcher le docteur Leete.

— Je vous ai attendu pendant dix minutes à la maison, dit-il avec son aimable sourire, mais, voyant que vous ne veniez pas, je n'ai pas pu résister à la tentation de m'informer de ce qui pouvait tant vous intéresser.

— Votre fille, dis-je, vient de me montrer qu'elle n'a pas sa pareille pour mettre en pratique la méthode de Socrate. Prétextant une ignorance absolue, elle m'a posé une série de questions dont le résultat est de me faire voir sous les couleurs les plus vives la honte de notre prétendu gouvernement populaire américain. Comme membre de la classe possédante, je savais naturellement que nous disposions de beaucoup de pouvoirs dans l'État ; mais je ne m'étais jamais rendu compte avec autant de netteté combien nulle était l'influence du peuple dans son propre gouvernement.



— Ainsi donc, dit le docteur avec sa gaieté ordinaire, ma fille se lève de grand matin pour remplacer son père dans la fonction de professeur d'histoire.

Edith s'était levée du banc rustique où nous étions assis tous deux, et elle arrangeait les fleurs qu'elle avait cueillies pour le déjeuner. Elle n'eut qu'un geste de dénégation et, avec une gravité non affectée, elle dit à son père :

— Vous n'avez certes rien à craindre de ce côté, cher père. M. West m'a ôté toute envie ce matin de m'informer davantage de la condition de nos ancêtres. J'ai toujours eu la plus grande commisération pour les pauvres à cause des souffrances que leur faisaient endurer la misère et l'oppression des riches. Mais maintenant je ne peux que me détourner de cette époque de laideurs et réserver ma sympathie pour des sujets plus dignes.

— Grands dieux ! s'exclama le docteur, qu'est-ce qui a pu fermer ainsi ton cœur à la pitié ? Que t'a donc raconté Julian ?

— Rien, en vérité, que je n'eus lu précédemment, et que je n'aurais dû savoir, mais le récit des événements m'avait toujours paru si singulier que je n'ai jamais pu le croire jusqu'à maintenant. Je pensais qu'il devait y avoir des faits cachés dans l'histoire.

— Mais quelle est donc l'explication nouvelle que t'a donnée Julian ?

— Il semble, dit Edith, que ce peuple malheureux, cette foule de miséreux avaient à tout instant le contrôle suprême sur le gouvernement, et qu'ils étaient capables, avec de la détermination et de l'unité, de mettre fin, à l'instant même où ils l'auraient désiré, à toutes les inégalités et à l'oppression dont ils se plaignaient. Non seulement ils ne l'ont pas fait, mais ils expliquaient leur patience à supporter leurs chaînes par le plus grotesque sophisme. Ils prétendaient que leurs libertés auraient été en danger s'ils n'avaient pas eu des maîtres irresponsables pour s'occuper de leurs intérêts et que s'occuper eux-mêmes de leurs affaires aurait été renoncer à leur liberté. Je vois maintenant que j'étais dupe des apparences en pleurant sur les souffrances de ce peuple. Ceux qui endurent une injustice qu'ils peuvent faire cesser ne méritent pas la compassion, mais le mépris. J'étais quelque peu ennuyée que M. West ait été de la classe des oppresseurs. Maintenant



que je comprends mieux la situation, je m'en réjouis. Il me semble que s'il avait fait partie de la classe pauvre, de cette masse qui était souveraine et qui, le pouvoir dans la main, abdiquait en faveur de son ennemi, je l'aurais méprisé.

Après cette vigoureuse condamnation de la sottise de nos contemporains. Edith rentra dans la maison, me laissant sous la vive impression que si les hommes du XX^e siècle se révélaient incapables de préserver leurs libertés, ils pourraient s'en rapporter aux femmes pour le faire.

— Vraiment, docteur, dis-je, vous pouvez remercier votre fille. Elle vous a économisé beaucoup de temps et d'efforts.

— De quelle façon ?

— En vous évitant désormais la peine de m'expliquer comment vous avez pu établir votre système de production nationale et d'égalité économique. Avez-vous jamais vu un mirage dans un désert ou sur mer ? Rappelez-vous que si l'image en elle-même paraît souvent avec une grande netteté, elle trahit cependant sa fausseté par une certaine absence de détails qui établit un contraste avec le décor du sol sur lequel vous vous trouvez. Eh bien ! le nouvel ordre social dont je suis si étrangement devenu témoin m'avait fait l'effet jusqu'ici d'une sorte de mirage. En soi, c'est un dessin précis, net et organisé, mais je ne pouvais pas me rendre compte comment il avait pu résulter du désordre social du XIX^e siècle.

Il me semblait que cette transformation n'avait pu naître que de l'entrée en jeu de nouvelles idées et de nouvelles forces. J'avais toute une collection de questions à vous poser à ce sujet, mais maintenant nous pourrons parler d'autre chose, parce que Edith m'a montré en l'espace de dix minutes que la seule merveille de votre organisation collectiviste n'est pas qu'elle ait pu exister, mais qu'elle ait pu tant tarder, que des êtres raisonnables aient pu consentir à rester les serfs économiques de maîtres irresponsables plus de cent ans alors qu'ils avaient le pouvoir absolu de changer à volonté toutes les institutions sociales qui les gênaient.

— Vraiment, dit le docteur, qu'Edith a été une enseignante très efficace, peut-être sans le vouloir. Elle vous a donné le point de vue moderne sur votre époque. À notre point de vue, l'immortel préambule de la Déclaration de l'indépendance de l'Amérique, qui remonte



à l'année 1776, contenait logiquement toute la doctrine de l'égalité économique garantie par la collectivité à tous ses membres. Rappelez-vous les termes de ce document :

« Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont institués parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau gouvernement, en le fondant sur ces principes et en l'organisant sous une forme qui lui paraîtra la plus susceptible de lui donner la sûreté et le bonheur. »

Est-il possible, monsieur West, d'imaginer un régime qui puisse mieux réaliser ce grand idéal qu'est un véritable gouvernement populaire ? La base de notre système est l'égalité économique, et celle-ci n'est-elle pas la garantie évidente, nécessaire, unique de cette trinité de droits primordiaux : la vie, la liberté et le bonheur ? Qu'est-ce que la vie sans sa base matérielle, et que signifie un droit égal à la vie sinon un droit à une base matérielle égale pour cette vie ? Qu'est-ce que la liberté ? Comment un homme peut-il être libre lorsqu'il est obligé de demander le droit au travail et à la vie à son semblable, et recevoir son pain des mains d'un autre ? Comment un gouvernement peut-il garantir la liberté aux hommes, s'il ne leur fournit pas les moyens de travailler et de vivre en même temps que l'indépendance ? Et comment un gouvernement peut-il arriver à ce but s'il ne prend pas lui-même en main la direction du système dont dépend le travail et la nourriture de l'homme ? Enfin que signifie le droit égal à la poursuite du bonheur ? Quelle forme de bonheur n'est pas liée aux conditions économiques ? et comment pourrait-on garantir des chances égales à la poursuite du bonheur sans garantir à tous l'égalité économique ?

— Tout cela est de la plus grande clarté, dis-je, mais comment se fait-il que nous ne nous en soyons pas aperçus plus tôt ?

— Asseyons-nous, si vous le voulez bien, sur ce banc, reprit le docteur, et je vais vous apprendre la réponse que nous donnons aujourd'hui à la question intéressante que vous soulevez. De prime

